LES MISÈRES

D'UN TIMBALIER,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. Lubize et Gustave Albitte,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIERE FOIS, A PARIS, SUR LE THEATRE DU PALAIS-ROYAL, LE JUILLET 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LÉONARD, timbalier dans un théâtre lyrique.....	M. Levassor.	Mme JOLIVET, limonadière...	Mme Tony.
DUTEIL, jeune élégant faisant des entreprises.....	M. Fauchar.	SYLVIE, sa fille.....	Mlle Augustine.
GRANDIN, médecin	M. Boutin.	JULIEN, garçon de café.....	M. Lemeunier.
		UN COMMISSIONNAIRE.....	M. Philidor.

La scene se passe à Paris chez Mme Jolivet.

Le théâtre représente l'intérieur d'un café. Portes latérales. Au fond, porte à deux battans, qui laisse voir la première salle du café. Des chaises, des tables, des journaux, etc.

SCENE PREMIERE.

GRANDIN, JULIEN, *puis* DUTEIL.

(Grandin est assis devant une table, Julien lui verse du café.)

GRANDIN. Assez!.. assez donc!..

DUTEIL, *entrant.* Garçon!.. du café...

JULIEN. Voilà!..

DUTEIL, *apercevant Grandin.* Eh! mais.. je ne me trompe pas... c'est le docteur Grandin...

GRANDIN. Bonjour, mon cher Duteil.

DUTEIL. Eh!.. comment vous trouvez-vous dans un café, docteur?..

GRANDIN, *dejeunant.* J'ai dans la maison un malade, que je traite homéopathiquement, et, comme mes visites ne me laisseront pas le tems de rentrer chez moi, je déjeune ici... Parce qu'on est médecin... ce n'est pas une raison pour mourir de faim...

DUTEIL. Au contraire.. et je vois que vous n'avez nulle envie de mourir... Vous avez une santé admirable.

GRANDIN. Il faut bien que je porte avec moi un échantillon de mon savoir-faire.. Un médecin qui a mauvaise mine n'inspire pas de confiance... Je suis donc forcé par état de me bien porter.

DUTEIL. Je ne vous demande pas de nouvelles de Mlle Élise...

GRANDIN. Ma fille se porte comme moi.

DUTEIL. Et vous êtes toujours dans les mêmes intentions à son égard?..

GRANDIN. Cela va sans dire... je suis trop bon père, pour vouloir faire son malheur... Vous voyez que je ne peux pas vous la donner pour femme.

DUTEIL. Bien obligé!.. Ainsi, vous croyez que je ne la rendrais pas heureuse?..

GRANDIN. Certainement!.. vous êtes plein de qualités, mais vous êtes un fou, un extravagant avec vos entreprises...

AIR *du Château perdu.*

Oui, vous avez la fureur d'entreprendre...
Pour un garçon, entre nous, c'est fort bien;
Mais un mari doit toujours s'en défendre:

7628

Il doit veiller sans entreprendre rien,
Faire autrement c'est mériter le blâme...

DUTEIL.

Vous vous trompez, docteur, assurément,
J'en ai souvent fait l'épreuve... une femme
Aime beaucoup qu'on soit entreprenant.

GRANDIN. Mauvais plaisant...

DUTEIL. Ainsi, ne dites pas de mal de mes entreprises... de la dernière, surtout!..

GRANDIN. Allons!.. encore une?.

DUTEIL. Figurez-vous une chose miraculeuse!..

GRANDIN. Je ne crois pas aux miracles..

DUTEIL. Dans votre état, c'est possible.. mais ma spéculation...

GRANDIN. Vous ruinera!..

DUTEIL. Me rendra millionnaire... et la preuve, c'est que j'ai déjà soixante actionnaires à mille francs!..

GRANDIN. Qu'est-ce que ça fait?..

DUTEIL. Dam!.. soixante actionnaires à mille francs... ça fait...

GRANDIN, *l'interrompant.* Soixante imbéciles... et cette magnifique entreprise?..

DUTEIL. Je vais donner des concerts...

GRANDIN. C'est usé!..

DUTEIL. A Paris et en province, oui... mais il existe une contrée nouvellement découverte par un littérateur distingué... la Méditerranée... et c'est cette partie du globe que je vais exploiter... Je monte des concerts à Alger, Tunis, etc...

GRANDIN. Ça ne prendra pas...

DUTEIL. Ça prendra!.. car tout ce qui est nouveau réussit... Voyez plutôt votre méthode homéopathique!..

GRANDIN. Quelle différence!.. une découverte admirable...

DUTEIL. Pour ceux qui l'exploitent...

GRANDIN. Vous voyez donc bien que c'est bon... Mais, je cause et j'oublie mes malades.. adieu!.. je reviendrai plusieurs fois ici dans la journée.. et si je vous y trouve, je vous ferai part des progrès de la cure que j'ai commencée dans cette maison.

AIR : *Amis, partons à l'audience.*

Bien vite, auprès de mon malade,
Mon ami, je porte mes pas;
Car, voyez-vous, le camarade
M'attend...

DUTEIL.

On ne vous attend pas.

ENSEMBLE.

Vite, auprès de votre malade,
Mon cher ami, portez vos pas;
Car, peut-être, le camarade,
Par malheur, ne vous attend pas.

GRANDIN.

Bien vite, auprès de mon malade,
Mon ami, je porte mes pas;
Car, peut-être, le camarade,
Par malheur, ne m'attendrait pas.

(Il sort.)

SCENE II.

DUTEIL, *achevant de déjeuner*

Ce cher docteur.. c'est bien le meilleur homme... excepte quand il s'agit de sa fille!.. S'il savait que nous nous aimons, que nous nous sommes juré d'être l'un à l'autre, même sans le consentement paternel!. Oh! il n'y a qu'un moyen de forcer M. Grandin à le donner... c'est d'enlever Elise, si elle consent à me suivre.. Sa réponse ne peut tarder à arriver.. (*Appelant.*) Julien?

SCENE III.

DUTEIL, JULIEN.

JULIEN. Monsieur?.

DUTEIL. On apportera ici, dans la matinée, une lettre sans adresse.. c'est pour moi, et je te la recommande..

(Il lui donne de l'argent.)

JULIEN. Soyez tranquille.

DUTEIL. Maintenant, je vais continuer mes courses.. Je pars ce soir, je n'ai pas de tems à perdre.. il me manque encore quelques musiciens.. il faut que je tâche d'en trouver.

(Il sort.)

SCENE IV.

Mme JOLIVET, JULIEN, SYLVIE.

JULIEN, *desservant.* Une lettre sans adresse, connu!. c'est un billet doux!. Est-il scélérat ce M. Duteil!.

Mme JOLIVET. Non, ma fille!. il n'est pas certain que vous épousiez M. Léonard!

SYLVIE. Il n'est pas certain..

Mme JOLIVET. Ecoutez, Sylvie, je vous ai élevée avec soin.. j'ai rempli mon devoir de mère.. voulez-vous que je voie toutes mes peines perdues.. voulez-vous être malheureuse?.

SYLVIE. Mais je ne puis l'être avec M. Léonard.

Mme JOLIVET. Quelle ingénuité!. Si, ma fille.. si, vous pouvez être malheureuse avec un timbalier de théâtre!. timbalier!.. Songe donc à l'ingratitude de

Digitized by Google

cet instrument.. Personne ne prend de leçons de timbales.. impossible de courir le cachet.. on ne peut pas mettre son instrument dans sa poche.. on ne peut pas seulement faire danser dans une soirée.. Ah!. fi! fi!.

SYLVIE. Quoi! ma mère, s'il se présentait un autre parti pour moi, vous l'accepteriez donc?

Mme JOLIVET. Que veux-tu?. ton bonheur avant tout..

SYLVIE. Il ne peut y avoir de bonheur pour moi qu'avec celui que j'aime..

Mme JOLIVET. En vérité, je ne te conçois pas.. La musique a donc bien du charme pour toi?.

AIR du *Petit courrier*.

Réfléchis au désagrément
D'avoir un tel mari, ma chère:
Un timbalier, chez lui, peut faire
Autant d' bruit que son instrument...
C'est cette crainte qui m'agite...
Aussi, j'aimerais mieux, je crois,
Par un serpent le voir séduite,
Ou coiffé d'un chapeau chinois.

(*On entend rire dans le premier salon, au fond.*)

SYLVIE. Qu'est ce que c'est que ça?.

JULIEN. Tiens!. c'est monsieur Léonard.. (*Riant.*) Oh!, oh!, dans quel état..

SCENE V.

LES MÊMES, LEONARD.

LÉONARD, *à la cantonnade*. Riez!, riez!. (*Il entre et a un côté de ses vêtemens couvert de boue; son chapeau lui cache presque les yeux.*) Voilà des êtres parfaitement brutes!. rire des infirmités d'autrui me paraît un procédé bien inférieur.

Mme JOLIVET. Ah! mon Dieu!. monsieur Léonard, comme vous voilà fait!.

SYLVIE. Qui a donc pu vous éclabousser de cette manière-là?

LÉONARD. Qui?, parbleu, un cabriolet.. un fat de cabriolet qui m'a choisi exprès pour sa victime.

Mme JOLIVET. Oh! exprès!.

LÉONARD. Oui, exprès!. car ces choses-là n'arrivent qu'à moi.. Oui, je le répète! exprès, puisqu'il y avait là cinquante personnes qu'il pouvait éclabousser aussi bien que moi.. J'ai couru après lui pour apostrophier son insolent conducteur, je l'ai rattrapé, et sans hésiter, je l'ai appelé: rien du tout!. Alors, il m'a allongé un immense coup du manche de son fouet.. qui nous a laissés, moi et mon chapeau, dans la situation ridicule où vous nous surprenez..

Mme JOLIVET. Ça séchera..

LEONARD. Ça séchera!. ça séchera vraisemblablement.. En attendant, me voilà joli garçon..

AIR: *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

A mon départ, propre et sans tache,
J'étais d'une seule couleur...
Comme le lis quand il se cache,
Comme la rose en sa fraîcheur;
Mais depuis le moment funèbre
Où cet animal m'a taché...
Je m' fais vraiment l'effet d'un zèbre,
Ou bien d'un œillet panaché.

J'ai un guignon inusité.. quoi que ce soit cherche sans cesse à me vexer.. et tout le monde me déteste..

SYLVIE. Tout le monde?.

LÉONARD. Oh!. excepté vous, je le sais.. Eh bien!. ce même amour dont nous sommes atteints l'un et l'autre est encore pour moi une source d'amertume, puisque Mme Jolivet me refuse votre main à laquelle j'aspire d'une façon déplorable..

SYLVIE. Déplorable...

LÉONARD. Déplorable! belle Sylvie... c'est le mot... Elle absorbe mes facultés et l'imagination dont j'étais farci... Croiriez-vous que je me surprends à battre la mesure à contretems... ou à ne pas la battre du tout... ou bien encore à me la battre sur les doigts... et il n'est pas dur d'être la proie d'une passion aussi violente et dont les résultats ne peuvent se calculer!

Mme JOLIVET. Calmez-vous, monsieur Léonard... Je ne vous ai pas refusé positivement...

LÉONARD. Quoi! vous consentiriez à cette union fort assortie... succulente, madame Jolivet?

Mme JOLIVET. Eh bien! oui, j'y consens..

LÉONARD. Ah! enfin je goûte le bonheur!

Mme JOLIVET. J'y consens... mais à une condition...

LÉONARD. Bon... à une condition... Je connais ça... c'est-à-dire que vous ne consentez à rien...

Mme JOLIVET. Comment?

LÉONARD. Madame Jolivet... bien que mon physique ne manifeste pas le génie d'un poète, d'un auteur ou de tout autre écrivain public, croyez bien que mon intelligence s'élève de beaucoup au-dessus de la grue... C'est vous faire entendre que je n'ignore point ce que ça signifie, quand on dit à quelqu'un: « à une condition. » C'est toujours quelque chose d'impossible qu'on va lui proposer.

Mme JOLIVET. Mais si ma condition à moi était facile à remplir?

LÉONARD. Ce serait miraculeux! Voyons, la curiosité me pousse à vous prier de vous expliquer?

Mme JOLIVET. Voici... Vous gagnez peu d'argent...

LÉONARD. Tranchons le mot... mes appointemens sont mesquins...

Mme JOLIVET. Il en coûte davantage pour vivre quand on est deux... que lorsqu'on est seul...

LÉONARD. C'est une des lois incommodes de la civilisation.

Mme JOLIVET. Eh bien! il faut que vous trouviez une place qui vous occupe dans la journée, et qui double vos appointemens.

LÉONARD. Si je l'obtiens, vous m'accordez la main de votre fille?

Mme JOLIVET. Je vous en donne ma parole.

LÉONARD. Oh! si je ne craignais pas de paraître absurde .. je m'évanouirais...

SYLVIE. Qu'avez-vous donc?

LÉONARD. Je suis au comble de la félicité... Sylvie, on m'offre justement une place... une place de commis chez un banquier.

AIR *de Turenne.*

Oui, c'est vraiment un bonheur qui m'enivre,
Places, emplois, moi, qui les dédaignais...
Moi, qui jurais de haïr, de poursuivre
Tous les mortels; enfin, moi qui voulais
Me retirer dans le fond des forêts!
Aujourd'hui, ça change de face,
Pourrais-je encore être ours, lorsque je vois
La fortun' m'offrir un emploi,
(Regardant Sylvie.)
L'amour me garder une place.

SCENE VI.

LES MÊMES, GRANDIN.

GRANDIN, *à lui-même.* Je viens de voir mon malade. C'est singulier, il va plus mal, et pourtant je le traite homéopathiquement.

SYLVIE, *à Léonard.* Quoi! vraiment, chez un banquier?

LÉONARD. Chez le banquier Eptmann...

GRANDIN. Hein?.. Qui est-ce qui parle du banquier Eptmann?

LÉONARD. Moi, monsieur, qui vais entrer chez lui, en qualité de commis.

GRANDIN. Mais il me semble qu'il n'y avait qu'une place vacante?

LÉONARD. Une seule et unique.

GRANDIN. Et je l'ai obtenue aujourd'hui.

LÉONARD. Vous?

GRANDIN. Moi-même.

LÉONARD. Ça n'est pas possible!

GRANDIN. Il est possible que ça ne soit pas possible... mais ce qu'il y a de sûr, c'est que cette place m'a été accordée ce matin.

LÉONARD. Ce matin! Mais je ne vous connais pas; nous n'avons jamais joué aux dominos ensemble; nous n'avons pas été en nourrice dans le même pays; nous n'avons gardé ensemble aucune espèce d'êtres quelconques; en un mot, je ne sais pourquoi vous me faites du mal, à moi qui ne vous ai jamais rien fait...

GRANDIN. Ah ça! à qui en avez-vous?

LÉONARD. Cette place vous était donc bien nécessaire?

GRANDIN. Mais ce n'est pas pour moi que je l'ai demandée; c'est pour un jeune homme qu'un de mes amis protége.

LÉONARD. En voilà de la noirceur!.. Ce n'est pas pour lui!.. C'est pour un individu qu'il ne connaît pas... Mais vous êtes donc bien acharné après moi?

GRANDIN. Vous êtes stupide!

LÉONARD. Voilà qui est agreste.. Moi, stupide! Non, tyran... non, je ne suis pas stupide... Je pourrais l'être... j'aurais le droit de le devenir... il m'arrive assez d'événemens pour ça... Mais non, je me retiens, j'ai pitié de mes ennemis... de vous tout le premier.

SYLVIE. Monsieur!

LÉONARD. On veut me rendre malade, l'univers voudrait me rendre malade. Eh bien! non! je ne serai pas malade. Je mangerai, je dormirai, et j'engraisserai. Je deviendrai énorme; je serai gai, je rirai toujours. (*Il rit.*) Ah! ah! ah!

GRANDIN. Eh! comme vous voudrez. Je vous salue, madame Jolivet.

(Il sort.)

SCENE VII.

Mme JOLIVET, SYLVIE, LÉONARD.

LÉONARD, *s'asseyant à une table.* Il est fort vexé, l'Esculape.

Mme JOLIVET. Venez, Sylvie, j'ai besoin de vous. (*à Léonard.*) Tâchez de trouver une autre place; sans cela, rien de fait.

SYLVIE, *tristement.* Au revoir, monsieur Léonard.

Mme JOLIVET.

AIR *de Mila.*

Je renouvelle ma promesse,
Un' place.., et ma fille est à vous;
(A Sylvie.)
Toi, ma chèr', cache ta tristesse,
C'est indispensable entre nous...

ENSEMBLE.

Je renouvelle ma promesse, etc.

SYLVIE, *à sa mère.*

Je compte sur votre promesse,
Mais quand sera-t-il mon époux?
Puis-je, hélas! cacher ma tristesse?..
C'est trop difficile entre nous.

(Elles sortent toutes deux.)

SCENE VIII.

LÉONARD *puis* JULIEN.

LÉONARD, *se retournant*. Ils sont tous partis... Je n'en suis pas fâché, je pourrai me livrer sans contrainte à la rage qui me poigne.

(Il frappe sur une table.)

JULIEN, *entrant*. Voilà !.. Que désire monsieur ?

LÉONARD. Je voudrais tenir le genre humain en hachis...

JULIEN. Nous n'avons pas ça.

LÉONARD. Je ne veux rien. Si.. garçon, un beefteck au beurre d'anchois... Je veux me nourrir beaucoup... Garçon !

JULIEN, *revenant*. Monsieur...

LÉONARD. Vous forcerez la sauce. Je l'adore, moi, la sauce. C'est un parti pris, je veux engraisser... J'ai des ennemis, je veux les narguer par un embonpoint des plus monstrueux. Je boirai beaucoup, de sorte que j'aurai le nez très-rouge, les yeux brillans. Enfin, le bonheur sera affiché sur mon visage ; alors mes ennemis enrageront à leur tour... Tous ces hommes jaloux de mon immense talent sur la timbale crèveront de dépit ; et moi, je pourrai tranquillement poursuivre dans cette vie la route qui m'a été tracée par la providence... Garçon ! mon beefteck ?

JULIEN. Voilà, monsieur, voilà !

(Il apporte le beefteck, et en s'approchant de Léonard, il lui marche sur le pied.)

LÉONARD. Aye ! sur mon cor. . le seul que j'aie... Encore un ennemi !

JULIEN. Est-ce que je vous ai fait mal?

LÉONARD. Au contraire. (*A part.*) Je ne veux pas qu'il jouisse de son triomphe. Mangeons d'un air joyeux. (*Haut.*) Ciel ! il est brûlé.

JULIEN. C'est vrai, il est un peu cuit.

LÉONARD. Un peu cuit! C'est un charbon, un vrai charbon. Va-t'en, garçon ! va-t'en, ou je me porterais à ton égard à quelque extrémité désagréable pour ton physique.... Il s'est entendu avec le cuisinier vraisemblablement, et l'on dira que ce n'est pas une conspiration européenne ourdie contre mon repos? Qui est-ce qui dit ça? Je le briserai aussi facilement que... (*Il brise sa canne.*) Bon ! une canne de deux francs cinquante centimes. Comment! et moi aussi je m'acharne contre moi-même ! Voilà qui n'a jamais paru sur la scène du monde.

SCENE IX.

LES MÊMES, DUTEIL.

DUTEIL, *à lui-même*. Enfin.. mes courses sont terminées. (*A Julien.*) Il n'est rien venu pour moi ?

JULIEN. Non, monsieur!

LÉONARD. Eh bien ! tout cela serait oublié, si, pour satisfaire aux exigeances de cette vieille cafetière, je pouvais trouver une place... soit expéditionnaire dans un bureau, soit musicien dans un théâtre.

DUTEIL. Musicien !.. et vous demandez une place... Dieu ! que c'est heureux !.. embrassez-moi !..

(Il l'embrasse étroitement.)

LÉONARD. Oh ! là...

DUTEIL. Qu'avez-vous donc?

LÉONARD. Vous m'avez mis du tabac dans l'œil. (*A part.*) Encore un persécuteur !

DUTEIL. Allons, je veux vous dédommager de cette petite contrariété.

AIR : *Tenez, moi, je suis, etc.*

Vous oublierez cette disgrâce !
Bientôt vous ne m'en voudrez plus.
Car je vous assure une place...

LÉONARD.

Une place ?

DUTEIL.

De mille écus !

LÉONARD.

Mille écus !.., à moi, cette somme ?
Suis-j' paralytique, ou suis-j' mort ?
Mets l'comble à tes bienfaits, grand homme,
En daignant me pincer très-fort...
Ne me refuse pas, grand homme,
Tu ne saurais me pincer trop fort !...

DUTEIL, *riant*. Ah ! ah ! ah !... Et pourquoi cela ?

LÉONARD. Pour me réveiller ; car je suis la proie d'un rêve trop délicieux...

DUTEIL. Vous êtes parbleu bien éveillé!

LÉONARD. Je ne dors pas ?.. c'est bien trois mille francs par an que vous m'offrez ?..

DUTEIL. Certainement...

LÉONARD. Le paradis s'ouvre enfin !... je tiens le bonheur. . Sylvie... Mme Jolivet!

SCENE X.

LES MÊMES, SYLVIE.

SYLVIE. Quel bruit?... qu'est-il donc arrivé ?

LÉONARD. Sylvie, ne vous effrayez pas... ces clameurs que j'ai fait parvenir jusqu'à vous, c'était la joie qui me les arrachait.

SYLVIE. La joie?..

LÉONARD. Oh! oui, la joie... car nous allons être unis par les nœuds indissolubles du mariage.

SYLVIE. Je ne comprends pas...

LÉONARD. C'est possible!.. mais voici le fait... j'ai une place...

SYLVIE. Une place?

LÉONARD. Oui, être adoré!.. je suis maintenant affligé de trois mille francs d'appointemens, que je dépose à tes pieds avec mon physique et mes talens.

DUTEIL. Si monsieur veut venir avec moi, nous signerons un engagement.

LÉONARD. Avec plaisir... (*A Sylvie.*) Sylvie... rendez-moi un service... j'attends une lettre... une lettre fort intéressante... ouvrez-la en mon absence, car vous n'y êtes pas étrangère. (*A Duteil.*) Monsieur, je vous suis... Adieu, adieu, ma Sylvie!

(Il sort avec Duteil.)

SCENE XI.

SYLVIE, *puis* Mme JOLIVET.

SYLVIE, *seule.* Une lettre à laquelle je ne suis point étrangère?.. nous verrons!.. Ah! maman, vous ne savez pas, M. Léonard a une place!

Mme JOLIVET. Ma fille... je n'eus jamais qu'une parole : dès que M. Léonard remplit les conditions, il sera mon gendre.

SYLVIE. Que je suis contente!..

Mme JOLIVET. Ma fille, je dois vous faire remarquer qu'il n'est pas convenable non plus qu'une jeune personne manifeste sa joie aussi extérieurement que vous le faites...

SYLVIE. Pourquoi donc?

Mme JOLIVET. Parce que la pudeur est l'apanage du sexe dont vous et moi faisons partie... Ces conseils maternels n'ôtent rien aux qualités de M. Léonard... c'est un bon jeune homme, incapable de tromper une femme qui portera son nom...

SCENE XII.

LES MÊMES, UN COMMISSIONNAIRE.

LE COMMISSIONNAIRE. Le café du Midi?

Mme JOLIVET. C'est ici...

LE COMMISSIONNAIRE. Voilà une lettre qu'un monsieur doit attendre.

Mme JOLIVET. Une lettre?

SYLVIE. Je sais ce que c'est... M. Léonard m'a prévenue.

LE COMMISSIONNAIRE. C'est ça... on m'a dit qu'on serait prévenu.

SYLVIE. Donnez, mon ami... donnez!

LE COMMISSIONNAIRE. Voilà... Je vous salue.

(Il sort.)

SCENE XIII.

Mme JOLIVET, SYLVIE.

Mme JOLIVET. Eh bien! vous l'ouvrez?

SYLVIE. M. Léonard m'y a autorisée, en me disant que cette lettre renfermait une bonne nouvelle à laquelle je n'étais pas étrangère.

Mme JOLIVET. En ce cas, lisons...

SYLVIE, *lisant.* « Mon cher ami... »

Mme JOLIVET. C'est d'un de ses camarades.

SYLVIE, *lisant.* « J'ai vainement tenté » d'avouer notre amour à mon père... »

Mme JOLIVET. Notre amour... Et qui donc lui écrit?

SYLVIE, *regardant.* « Élise... » C'est une femme!..

Mme JOLIVET. Une femme!.. Continue.

SYLVIE, *lisant.* « Je crains comme toi » le premier mouvement de sa fureur... » et je cède à tes instances, car la fuite » est le seul parti qui nous reste... Ce soir, » je serai au rendez-vous que tu m'as » donné... »

Mme JOLIVET. Ah! le monstre!..

SYLVIE. Comme il m'a trompée!..

Mme JOLIVET. Eh bien! ça ne m'étonne pas... il avait un air timide... je l'ai toujours cru un peu jésuite...

SYLVIE. Et me dire de décacheter cette lettre!

Mme JOLIVET. Puisqu'il voulait rompre, il pouvait s'y prendre autrement.

SYLVIE. C'est indigne!.. c'est affreux!

AIR *de la Contredanse.*

Jamais, aurais-j' pu croire, hélas!
Qu'il dût être infidèle?..
Pour moi, quelle peine cruelle!
Je n'y survivrai pas.

Mme JOLIVET.

De prétendu tu peux changer,
Ça n'est pas rar', ma p'tite.

SYLVIE.

Trouvez m'en donc un autr' bien vite,
Pour le faire engager..

ENSEMBLE.

Jamais, aurais-j' pu croire, hélas! etc.

Mme JOLIVET.

Trop souvent un amant, hélas!
Nous devient infidèle...
Mais bientôt de ta peine cruelle
Tu te consoleras.

(*Grandin entre.*)

SCENE XIV.

LES MÊMES, GRANDIN.

GRANDIN. Je viens encore de chez mon malade... il va infiniment plus mal... et cependant je le traite homéopathiquement...

SYLVIE, *pleurant.* J'en mourrai... c'est sûr!

Mme JOLIVET. Ah! c'est vous, docteur... Si vous saviez ce qui nous arrive...

GRANDIN. Seriez-vous malade?

Mme JOLIVET. Nous sommes furieuses.

GRANDIN. Ce n'est plus de ma compétence.

SYLVIE. Ah! si je connaissais celle qu'il me préfère!

GRANDIN. Il s'agit d'amour? mais c'est une maladie comme une autre... Voyons contez-moi ça.

Mme JOLIVET. Figurez-vous qu'au moment d'épouser ma fille, le polisson lui fait remettre cette lettre.

GRANDIN. Cette lettre!.. (*Il lit.*) « Mon » cher ami... » Dieu! je ne me trompe pas!...

SYLVIE. N'est-il pas vrai que c'est bien mal?...

GRANDIN. C'est épouvantable!... c'est elle!.. c'est son écriture!

Mme JOLIVET. Vous la connaissez?

GRANDIN. Si je la connais!.. Oh! l'infâme!.. Je ne sais pas de quoi je serais capable, si elle était là... moi qui l'aimais tant...

SYLVIE. Il l'aime aussi...

GRANDIN. Mais celui que je veux punir, c'est son séducteur.

Mme JOLIVET. Son séducteur?..

GRANDIN. Oui... celle qui a écrit cette lettre, c'est ma fille... mais je me vengerai!...

AIR : *De votre bonté généreuse.*

C'est une ignoble perfidie,
Ma fille! ô toi, que j'aimais tendrement...
Que j'élevais par l'homœopathie,
Je perdrais donc mes soins et mon enfant!
L'auteur de cette horrible trame,
Ne périra jamais que de ma main...
Nommez-le moi... nommez-moi cet infâme!...
Je veux être... son médecin,
Je veux, gratis, être son médecin.

Son nom, femme, son nom?

Mme JOLIVET. Eh! mon Dieu!.. le voici.

SCENE XV.

LES MÊMES, LÉONARD.

LÉONARD, *radieux.* Enfin, tout va au gré de mes désirs... Le sort s'est lassé de me persécuter... je nage dans la plus parfaite félicité...

GRANDIN. C'est donc vous, monsieur...

LÉONARD, *à part.* Bon!.. mon ami de ce matin... Une catastrophe me menace.

GRANDIN. Vous osez braver ma colère...

LÉONARD. Ah! c'est vous qui êtes en colère, à présent? bien!... voilà une délicieuse facétie...

GRANDIN. Une facétie, misérable...

(Il veut s'élancer sur lui, les deux femmes le retiennent.)

LÉONARD. Ah ça! mais qu'est-ce qu'il a cet homme.. qu'est-ce qu'il me veut?..

Mme JOLIVET, *bas à Leonard.* Ignorez-vous donc que c'est un père?

LÉONARD. Pair de France?

Mme JOLIVET. Le père de votre victime...

GRANDIN. Oui, de ta victime, jeune débauché!

LÉONARD. Débauché, moi, débauché...

SYLVIE. Ah! monsieur Léonard... je ne vous aurais jamais cru capable d'une telle noirceur...

LÉONARD. Noirceur... débauché... le père... je me débats ici dans les replis d'un logogryphe des plus compliqués...

GRANDIN. Malheureux... tu as beau te donner un air imbécile... comment as-tu fait pour la séduire?..

LÉONARD. La séduire?.. qui?..

GRANDIN. Ma fille, vil suborneur.

LÉONARD. Votre fille?... est-ce que je la connais, votre fille?...

GRANDIN. Tu oseras dire que tu ne la connais pas!

LÉONARD. Non seulement je ne la connais pas, mais c'est que je serais désolé de faire sa connaissance... attendu que si elle ressemble à son papa... ce doit être une jeune personne fort peu sociable...

GRANDIN. Oh! le plat... il insulte ma fille à présent.

Mme JOLIVET. Au lieu de l'irriter... vous feriez mieux de chercher à réparer vos torts...

LÉONARD. Réparer... réparer... je n'ai fait aucun dégât...

SYLVIE. Vous osez le nier?...

GRANDIN. Il joint le mensonge à la lâcheté... Je veux l'assommer...

(Les dames le retiennent.

Digitized by Google

LÉONARD. C'est-à-dire que ce n est pas un homme... Quand on tient de la nature de ce bipède, on ne devrait se produire en public que dans une cage de fer...

GRANDIN. Quoi !.. tout le monde se met contre moi... pour m'empêcher d'accomplir un acte de justice?

LÉONARD. Elle est jolie, la justice... emmenez-le, le tigre... ou je serais capable... d'aller chercher la garde...

AIR : *Fragment de Gustave.* (Être aimé ou mourir.)

ENSEMBLE.

Ah !... c'est épouvantable !
Et le ciel doit, vraiment,
A cet homme effroyable
Un juste châtiment.

LES TROIS AUTRES.

Ah ! c'est épouvantable !
Le ciel lui doit, vraiment,
Pour ce tour effroyable,
Un juste châtiment !

(*Grandin, Mme Jolivet et Sylvie sortent.*)

SCENE XVI.

LÉONARD, *seul.* C'est-à-dire que si l'on prenait un être naturellement crédule... un gobe-mouche, enfin... et qu'on lui racontât mes tribulations... il dirait que ça ne se peut pas... car, il n'y a pas de tempérament humain capable de digérer autant de désagrémens. C'est au point que je suis réduit à envier le sort d'un chétif insecte... Je suis plus à plaindre qu'un ver-à-soie... car il est tranquille dans sa coque... et moi... moi, je suis traqué comme un quadrupède dangereux... et si ça continue, je finirai par n'avoir pas seulement une chaise pour reposer ma tête... Je n'en saurais douter... c'est le climat qui m'est contraire... Eh bien !... cherchons en un autre... climat... une île déserte... c'est ça... mais où la trouver... cette île déserte?... parbleu dans les journaux on y trouve de tout. (*Il prend un journal.*) Le *Journal de Paris!*... bien, en voilà un qui donne des nouvelles très-diverses. Je vais y trouver mon affaire. (*Il lit.*) Hum... hum... Chambre des pairs, Chambre des députés... Bourse... Tribunal de commerce... Ce n'est pas encore là mon île déserte... Qu'est-ce que je vois là? (*Il lit.*) « Le timbalier de la musique du roi vient » d'être remplacé par un artiste célèbre » sur cet instrument. » (*S'interrompant.*) Un artiste célèbre, est-ce que ce serait ?... (*Lisant.*) « Cette faveur lui était bien due, après tous les malheurs qu'il a éprouvés. » (*S'interrompant.*) Des malheurs ! c'est moi, c'est moi... je n'en puis douter... on me rend justice, enfin... Vive la France !... vive le gouvernement !... Mais comment a-t-on pu apprécier mon talent ?... Je vois ce que c'est : en venant au spectacle, le gouvernement m'aura aperçu derrière mes timbales, il m'aura jugé.

AIR : *Simple soldat.*

Oui, j'en suis fier, c'est en vain désormais
Que les cancans, l'intrigue, les cabales,
En dénigrant mon art et mes succès,
Voudraient enfoncer les timbales.
Enfin je trouve un appui révéré
Pour mes accords et pour leur mélodie ;
Par le *Journal de Paris* célébré,
Je suis sûr d'être avant peu décoré,
Tant est puissante l'harmonie !
O puissance de l'harmonie !

Je crois que je ne ferai pas mal d'aller remercier... le gouvernement... dans la personne d'un de ses ministres... justement il demeure à côté... voilà une idée heureuse!.. partons, ne perdons pas une minute.

SCENE XVII.

LÉONARD, DUTEIL.

DUTEIL, *entrant.* Ah !... vous voici, mon cher, je vous trouve à propos... dans mon empressement à vous engager, j'ai oublié de vous demander quel instrument...

LÉONARD J'exerce ?..

DUTEIL. Oui !...

LÉONARD. Je suis timbalier.

DUTEIL. Timbalier.... très-bien !... ça manquait...

LÉONARD. Je vous quitte... il le faut... une visite à rendre au ministre... des démarches... Enfin, je suis au comble de la joie : vous voyez un homme au comble de la joie...

DUTEIL. Vous allez chez le ministre? ..

LÉONARD. Parfaitement... adieu... (*A part.*) Le bonheur commence à revenir...

(En sortant il se frappe la tête contre la porte.)

SCENE XVIII.

DUTEIL, *puis* Mme JOLIVET, SYLVIE.

DUTEIL, *seul.* Quel original !... avec sa joie, sa visite au ministre... Il a peut-être reçu quelque bonne nouvelle... A propos de nouvelles, je n'en reçois pas d'Elise... cela m'inquiète...

Mme JOLIVET, *entrant, à sa fille.* Allons ! ne te désole pas comme ça.

SYLVIE. Est-ce que je peux ne pas me désoler, quand je vois qu'il est aimé ?..

DUTEIL. Ah ! mon Dieu ! mademoiselle, qu'avez-vous ?

Mme JOLIVET. Figurez-vous, monsieur Duteil, que la fille du docteur Grandin...

DUTEIL. Du docteur... Eh bien?

Mme JOLIVET. Enlève à ma fille un prétendu de très-bonne qualité.

DUTEIL. Que dites-vous ? quoi ! Elise...

SYLVIE. Qu'avez-vous donc, à votre tour ?

DUTEIL. Elise, infidèle !.. Ah ! je ne puis le croire, elle est trop candide... Elle sait combien je l'aime...

Mme JOLIVET. Quoi !... vous l'aimez aussi ?..

DUTEIL. Oh ! non, il y a erreur, n'est-ce pas? elle m'aime toujours.

SYLVIE. Pauvre jeune homme... Je voudrais comme vous que ce fût une erreur: mais voyez cette lettre...

DUTEIL. Cette lettre sans adresse... mais elle est pour moi, cette lettre...

Mme JOLIVET. Pour vous ?

SYLVIE. Est-il possible!..

DUTEIL. Rien n'est plus vrai.. j'aime Elise dont je suis aimé... et c'est une réponse qu'elle m'adresse.

SYLVIE. Quel bonheur!

Mme JOLIVET. Ah! mon Dieu !... et nous qui avons tout dit au docteur... et il s'est emporté contre Léonard, croyant qu'il était coupable... Il a failli le tuer.

DUTEIL, *riant*. Ah! ah! ah! ah!

AIR : *J'en guette un petit, etc.*

Ah! c'est charmant... je craignais sa furie :...
Car le docteur est parfois très-brutal...
Mais je serai, toute ma vie,
Reconnaissant pour mon pauvre rival.
C'est surtout par là que je brille :
Non, jamais mon cœur n'oubliera
Qu'il m'a soufflé le courroux du papa,
Et non pas l'amour de la fille.

Ma foi... à présent, je puis aller me jeter à ses pieds et lui demander la main d'Elise... C'est délicieux, mesdames, vous avez eu une idée... comptez aussi sur ma reconnaissance.

(Il sort et heurte Léonard qui entre en ce moment.)

SCENE XIX.

Mme JOLIVET, SYLVIE, LÉONARD.

(Il a son habit déchiré, il n'a pas de chapeau, enfin sa toilette est dans le plus grand désordre.)

LÉONARD, *à Duteil qui vient de le heurter.* Vous ne m'avez pas fait le moindre mal. (*A part.*) C'est un nouveau système que je veux adopter... je serai toujours content... on me battra, je rirai... on me volera, je rirai... enfin, je veux devenir un vrai Démocrite !

SYLVIE. Ah! mon Dieu ! monsieur Léonard, dans quel état vous voilà !

LÉONARD. Je ne sais pourquoi vous vous affectez d'une chose qui ne me fait aucune peine... une chose qui m'est même fort agréable...

SYLVIE. Mais, qui vous a arrangé ainsi?

LÉONARD. Le concierge du ministre... un fat, avec lequel je me suis colleté, ayant pour témoins son chien et sa femme qui ont pris son parti... Comme c'est petit de la part de cet animal!.. (le chien) de se mêler à la conversation que j'avais avec cet énorme manant... (le concierge). Mais, je ne leur en veux nullement à aucune de ces trois créatures... et je compte même, toutes les fois que je les rencontrerai, leur ôter mon chapeau, quand j'en aurai un... Je n'en veux plus à personne au monde... je suis sur ce globe pour souffrir... Eh bien ! je me résigne.

Mme JOLIVET, *à part.* Cette indifférence n'est pas naturelle... (*Haut.*) Monsieur Léonard, nous avons des excuses à vous faire.

LÉONARD. Des excuses... à moi? je n'en veux pas... vous m'avez fait beaucoup de mal, c'est vrai!.. mais c'est une conséquence du rôle que je joue sur la terre... Je suis né victime... je dois être victime !

SYLVIE, *à elle-même.* Est-ce que le chagrin l'aurait rendu fou?

LÉONARD, *qui a entendu.* Je ne suis pas fou!.. mais j'ai l'espoir de devenir imbécile... c'est là le but de tous mes vœux... parce qu'alors... soit que je fasse des ronds dans l'eau... soit que j'attrape des mouches... soit que je me livre à la culture des légumes... je serai parfaitement insensible aux turpitudes de ce monde !

SYLVIE. Pauvre monsieur Léonard !.. je conçois votre chagrin. Eh bien! permettez-moi de vous faire oublier toutes vos tribulations.

LÉONARD. Vous, Sylvie?

Mme JOLIVET. Oui, mon ami... ma fille a été injuste envers vous... et moi aussi.

SYLVIE. Et si l'offre de ma main peut vous faire oublier...

LÉONARD. Quoi! je pourrais?.. Ah!.. oh!.. de l'air!.. de l'air!.. j'étouffe...

Mme JOLIVET. Ah! mon Dieu!

LÉONARD. Ce n'est rien... c'est la joie... c'est comme un individu qui aurait été long-tems oublié dans un tiroir... et qui est délivré... on est suffoqué...

Digitized by Google

SYLVIE. Remettez-vous.

LÉONARD. Ça va tout-à-fait bien... tout mon intérieur a repris sa place... Maintenant, vous pouvez me dire pourquoi ce matin?...

SYLVIE. Vous le saurez plus tard... Dites-moi plutôt vous-même quelle était cette lettre que vous attendiez?

LÉONARD. Une lettre de mon directeur, à qui j'ai demandé une gratification... Est-ce que vous l'avez reçue?

SYLVIE. Du tout.

LÉONARD. Il en est bien capable, le chiche qu'il est!... mais, c'est égal... je deviens votre mari, j'ai une bonne place... je défie le destin! (*On entend un grand tumulte de voix dans le fond.*) Qu'est-ce que c'est que ça?

(Jolieo paraît au fond.)

SCENE XX.

LES MÊMES, JULIEN.

JULIEN. Ce sont les musiciens que M. Duteil a engagés..

LÉONARD. Mes confrères..

JULIEN. Ils se réjonissent.. car c'est ce soir qu'ils partent pour Alger..

(Il disparaît.)

SCENE XXI.

Mme JOLIVET, LÉONARD, SYLVIE.

LÉONARD. Comment, pour Alger... (*Tirant son engagement et lisant.*) «Alger!» et moi qui ai signé sans lire..

Mme JOLIVET. Qu'avez-vous, mon gendre?.

LÉONARD. Votre gendre?.. vous n'avez plus de gendre. (*a Sylvie.*) Vous n'avez plus de mari!. Alger.. encore une trahison!. j'aurais dû m'en douter.. car cet homme a le regard fauve..

SYLVIE. Mais qu'avez-vous donc?.

LÉONARD. Ce que j'ai?.. j'ai... que je pars ce soir pour la Barbarie.. qu'il faut que moi Léonard Patureau, je prodigue mon talent à des Bédouins.. des deux sexes.. que je m'expatrie.. que je quitte un pays parsemé de délices, pour habiter une contrée où l'on est sans cesse rongé par le soleil ou par des animaux féroces.. Moi qui ai peur d'une souris, je vais être exposé aux tigres, aux léopards et autres bêtes non civilisées.. Eh bien! non..

AIR *de la Jeune Mère*

De ma fureur je ne suis plus le maître...
Je ne saurais supporter un tel choc...
Les Bédouins me feront peut-être...
Timbalier du roi de Maroc!
J'aimerais mieux, je crois, prendre le froc!
Je pourrais bien, pour terminer ma peine,
Au fond des mers m'engloutir... mais, hélas!...
Je parierais... qu'une sotte baleine
M'avalerait comme défunt Jonas!
Pour me porter en ces affreux climats,
Comme autrefois l'infortuné Jonas!

Non.. la rivière n'est pas si loin.. et là du moins, il n'y a pas de ces gros stupides de poissons...

(Il court par le fond, Mme Jolivet et Sylvie courent après lui; il est retenu par Grandin, qui entre avec Duteil.)

SCENE XXII.

LES MÊMES, GRANDIN, DUTEIL.

GRANDIN, *arrêtant.* où courez-vous donc ainsi?.

LÉONARD. Que vous importe, ennemi cruel?...

GRANDIN. Vous ne sortirez pas, que je ne vous aie fait des excuses...

LÉONARD, *furieux.* Laissez-moi tranquille!... tout le monde m'offre des excuses aujourd'hui... qu'est-ce que j'en ferais de vos excuses?

GRANDIN. Tout est éclairci..... je sais tout... j'ai pardonné... j'ai consenti au mariage...

DUTEIL. Et je ne pars plus pour Alger.

LÉONARD. Vous ne partez plus... Eh bien! et nous?...

DUTEIL. Je vous donne a chacun une indemnité de cent écus...

LÉONARD O céleste providence?

SYLVIE. Voilà qui va, je pense, vous faire renoncer à vos projets sinistres, monsieur Léonard?

GRANDIN. Léonard!.. vous vous nommez Léonard?

LÉONARD. Léonard Patureau... rien que ça...

GRANDIN. Alors, c'est pour vous que j'ai demandé la place chez le banquier Eptmann!

LÉONARD. Quoi! c'est à vous que mon ami Durieux s'était adressé?

GRANDIN. Sans doute... Et vous pouvez entrer dès demain si vous voulez...

Mme JOLIVET. Rien ne s'oppose plus à votre mariage avec ma fille.

LÉONARD. Comment! tous les bonheurs à la fois! une place... une femme que je chéris... trois cents francs... mon étoile a encore tourné au beau.

SCENE XXIII.

LES MÊMES, JULIEN.

JULIEN, *entrant*. Monsieur Léonard, une lettre pour vous...

LÉONARD. Pour moi? encore un désappointement. .

(Il décachète et lit tout bas.)

JULIEN. Monsieur le docteur.. votre malade...

(Il lui parle tout bas.)

GRANDIN. C'est extraordinaire... pourtant je le traitais homéopathiquement.

LEONARD. Surcroît de félicité! ma gratification du théâtre..... Soixante-quinze francs... décidément je ne suis plus la victime, mais bien le privilégié du genre humain.

CHOEUR.

AIR : *Sous ce riant feuillage.*

Oui, leur peine est finie.
Célébrons leur bonheur;
Ça prouve que, dans la vie,
Il n'est qu'heur et malheur.

LÉONARD, *au public.*

AIR : *Vaudeville du Bal du Grand Monde.*

Je crains que mon sort en ces lieux
Désormais n'excite l'envie;
Mais je crois qu' ma biographie
Fera taire les envieux.
Sans médecin ni sage-femme,
Ce fut un treize, un vendredi,
Que, sous le parvis Notre-Dame,
Je fus laissé fort peu garni.
A quinze ans lorsque j'arrivai,
On trouva ma tête lyrique,
Grâce à la boss' de la musique.
Que d'autres bosses j'attrapai!
Mes timball's faisaient du tapage,
Et les aveugles m'ouvrant leurs bras,
Au caveau je devins sauvage,
Mais le costume ne m'allait pas.
Bientôt, app'lé sous le drapeau,
Je fus timbalier militaire,
Mais je quittai... car à la guerre
Trop souvent j' tremblais pour ma peau.
Enfin, pour mon bonheur terrestre,
L'hymen et l'amour sont d'accord:
Aussi, chaqu' soir, à mon orchestre
Dieu sait comm' je vais frapper fort!
(*Au public.*)
Vous f'rez comme moi volontiers,
Messieurs, aujourd'hui, je l'espère;
Et nous verrons que le parterre
Est plein d'excellens timbaliers!

CHOEUR.

Oui, leur peine est finie, etc.

77628

FIN

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS

Digitized by Google

Digitized by Google